



DE LA POLITESSE

EN MDCCCXXXII.



J'ai parlé de la barbarie de ce temps, puis des barbus d'autrefois et d'aujourd'hui; il ne me reste plus que quelques mots à dire sur la politesse en 1832 et en 1833.

Il y a un peu plus de deux mille ans qu'il a été reconnu que de la morale dérive la politique. C'est une vérité qui a fait peu de progrès dans ses applications, quoiqu'il reste démontré que le

but de cette dernière science, la politique, soit de combattre l'égoïsme naturel à l'homme, et de transformer tous les intérêts divers en un seul commun, utile et favorable à la société. On sait donc que la politique a pour objet de civiliser les hommes.

Quant à la politesse, c'est le moyen intermédiaire et pratique avec lequel les nations se débarrassent, se purgent peu à peu de l'égoïsme ou de la barbarie, deux maladies qui se ressemblent tant, que je suis tenté de les confondre.

La politesse s'associe à l'exercice de toutes nos facultés. Elle est mise au rang des devoirs religieux; elle aide les grands de la terre à tempérer les actes de leur pouvoir; les inférieurs y trouvent des ressources pour faire valoir leurs droits et exposer la vérité. Quant aux discussions politiques, littéraires, et aux conversations privées, elles ne sauraient devenir profondes, entièrement franches, et par conséquent profitables, sans l'onction de la politesse, qui lubrifie et rend possible le mouvement des innombrables rouages de la machine sociale; enfin le savoir-vivre en réglant jusqu'à nos gestes, protège le bien-être extérieur de chacun.

La politesse du cœur, de l'esprit et des manières, tels sont donc les degrés par lesquels passe l'homme qui se civilise, pour renoncer à

l'égoïsme, et atteindre à la perfection : le respect et l'amour du prochain.

On est loin de cette perfection. Cependant, et malgré les interruptions fréquentes des progrès de la politesse, interruptions dont notre temps offre un exemple que je veux signaler aujourd'hui, la société en France est en progrès.

Chose digne de remarque et encourageante tout à la fois ! le progrès se manifeste dans les masses, dans les classes dites inférieures; tandis que l'interruption a lieu dans ce qui devrait être l'élite de la société. Les bourgeois, les marchands, les artisans, les ouvriers, les gens de peine même dans les rues de Paris, ont aujourd'hui des habitudes de politesse, une certaine recherche dans les manières, et des attentions qui étaient entièrement inconnues aux personnes de ces professions il y a vingt et trente ans. Au contraire, il n'est pas rare de rencontrer une certaine brusquerie parmi les gens qui manient les affaires, et chez les fonctionnaires publics. Cette brusquerie est parfois choquante à la chambre de nos députés, et elle descend jusqu'à l'impolitesse dans la génération des hommes de seize à trente ans, dont la fortune à venir repose sur le développement futur de leur esprit et de leurs talents. On peut les comparer à ces gens isolément engagés dans une foule, donnant des coups

de coude à droite et à gauche pour se frayer un passage, sans s'embarrasser des groupes de familles qu'ils froissent et divisent; sans respect pour cette foule à qui l'instinct de sa conservation fait user d'égards et de politesse envers elle-même.

D'un côté est l'esprit de famille; de l'autre, l'esprit de célibataire, qui pousse l'homme dans la société, comme le marteau enfonce un clou dans le bois qu'il déchire. Rien ne rend plus impoli et impolitique tout à la fois que cette dernière disposition.

En considérant les choses de haut, on découvre qu'au temps présent, les classes occupées de travaux constants et journaliers sont comparativement plus polies que les gens dont les occupations sont vagues et vaguement intellectuelles, ou qui sont élevés dans une certaine aisance. La preuve de la première de ces assertions se trouve d'abord dans la conduite du peuple pris en masse à Paris et en France, après la victoire des trois journées de juillet, où l'humanité des combattants et des vainqueurs s'est reproduite et continuée envers les vaincus et les exilés, sous les formes d'une politesse respectueuse qui fera l'admiration de la postérité. Voilà pour l'ensemble; que si l'on veut des preuves de détail, il suffit de fréquenter les maisons de

la petite bourgeoisie à Paris, de parcourir les manufactures, les magasins, les marchés et en général tous les lieux où il se trouve des gens établis, occupés d'un travail et attentifs aux soins d'une famille, pour y trouver la politesse de cœur, parfois celle de l'esprit, et des manières fort agréables.

Dans ces classes, la politesse est loin d'être parfaite sans doute; mais un observateur attentif est toujours étonné du degré où elle est déjà poussée, lorsqu'on réfléchit surtout au peu de temps qui reste aux familles vouées au travail, pour se livrer à la culture de l'esprit, à l'amélioration des habitudes, genre de progrès si lent chez la plupart de ceux même que leur fortune et le loisir favorisent.

Mais ce n'est pas une satire que je fais, et je dois expliquer ce phénomène. Entre les progrès de l'intelligence des enfants élevés dans l'aisance et de ceux qui sont obligés de gagner leur vie dès le bas âge, il y a une différence essentielle. Chez ces derniers, l'esprit se développe simultanément avec le caractère; de très bonne heure ils acquièrent des idées précises sur la supériorité et l'infériorité corporelles, intellectuelles et sociales de tous ceux qui les entourent; aussi la nécessité leur révèle-t-elle tout à coup que tout est proportion et rapport dans

la société, et que l'homme n'y saurait jamais vivre ni isolé, ni tout à fait indépendant.

Pour les enfants élevés dans l'aisance ou la richesse, il en est tout autrement. L'instruction artificielle et littéraire les préoccupe trop pour que leur caractère se forme en même temps que leur esprit, et l'expérience de la vie pratique leur manque souvent. Ils apprennent la politesse des manières, ils peuvent acquérir celle de l'esprit; mais ce n'est ordinairement que quand ils ont été froissés par le malheur qu'ils éprouvent ce respect, cet amour du prochain, que j'appelle la politesse du cœur.

Le proverbe a raison : Les extrêmes se réunissent, se touchent; aussi la politesse des manières, qui n'est que le signe expressif de celle du cœur, a-t-elle toujours puissamment concouru à rapprocher les classes de la société, entre lesquelles la naissance, le rang et les biens de la fortune mettaient le plus de différence. Sous l'ancien régime, il était assez ordinaire qu'un grand seigneur, insolent avec son notaire ou son banquier, affectât des airs de politesse en s'adressant à son tailleur ou à celui qui le chaussait. Dans ces occasions même, la politesse prenait quelquefois la valeur de monnaie courante, et l'on sait comme Don Juan payait ses dettes à M. Dimanche. Tant de comédies et de satires faites à

ce sujet ont sans contredit démonétisé les beaux semblants et les paroles dorées; toutefois on s'y laissera prendre long-temps encore, par cela seul qu'ils sont l'expression d'un sentiment auquel on aime à croire, et que l'on se flatte toujours d'avoir inspiré. On a beau faire, l'égoïsme, la barbarie, l'impolitesse enfin, est une chose si hideuse chez l'homme, qu'à défaut d'amour véritable de la part du prochain, on veut au moins qu'il vous en montre le simulacre.

On doit donc blâmer hautement ceux qui, animés d'un zèle inconsidéré pour la perfection de la société, et qui, sous prétexte de rompre en visière avec toutes les faussetés qui se pratiquent dans le monde, affectent des manières rudes, brusques et ouvertement contraires à tous les usages que la succession des temps a établis. Ces coups de boutoir sont une preuve d'inexpérience et de faiblesse de jugement. Assez souvent encore, chez les jeunes gens dont le cœur est droit, ces brusqueries résultent d'un certain dégoût de la vie qui mine parfois les adolescents.

Mais quant à ceux chez qui l'impolitesse est calculée, égoïstes par système, qui se font brutaux pour obtenir, par le dégoût ou la peur qu'ils inspirent, ce que leur peu de mérite leur fait refuser, il serait à désirer que les lois pussent réprimer leur impolitesse ambitieuse et ja-

louse. Puisque ces hommes ne veulent pas entrer dans la société, il faudrait que la législation leur assignât une place à part. Cette classe d'hommes si impolis est encore ce qu'il y a de plus impolitique. Nous qui avons été témoins de la première révolution, nous en savons quelque chose.

Quand l'influence des manières fastueusement polies de la vieille noblesse se fut affaiblie, on vit d'abord s'établir une politesse réelle dans cette masse énorme de citoyens, désignée autrefois par le nom de bourgeoisie. L'égalité devant la loi et la communauté des intérêts produisirent cet heureux effet. Mais par une fatalité qui semble toujours imposer à la société le poids d'un pouvoir naturel ou légal qui l'opprime, on vit bientôt le parti républicain substituer à l'afféterie du langage des cours, une certaine rudesse d'expressions qui ne tarda pas à dégénérer en brutalité offensante. Ce défaut fut si choquant en France jusqu'au temps du directoire, il fit sentir si impérieusement le besoin de retrouver au moins une apparence de politesse, que tous ceux qui en avaient conservé la tradition furent recherchés avec empressement. On ne saurait se figurer combien cette disposition générale des esprits aida alors les gens de l'ancienne cour à se faufiler plus tard dans celle qu'échafauda Napoléon.

On raconte à ce sujet qu'un de ses offi-

ciers, conservateur minutieux des traditions de l'étiquette de Versailles, ayant une dépêche à remettre au premier consul, la lui présenta en la tenant avec le pouce sur le bouton de son chapeau. Buonaparte, chatouilleux sur tout ce qui se rapportait aux marques de respect qu'il voulait qu'on lui rendit, prit la lettre sans témoigner ni humeur ni contentement. A l'assurance respectueuse avec laquelle son officier avait joué sa petite comédie, il devina qu'il y avait à profiter pour lui de cette flatterie instructive. En effet, lorsqu'il fut certain que ce cérémonial était en usage à l'ancienne cour des rois de France, il l'adopta et donna de l'avancement au gentilhomme qui le lui avait fait connaître. Bientôt après, les colonels de l'armée imitèrent leur patron impérial, et il y avait tels régiments de cavalerie où un hussard ne se serait pas permis de présenter une lettre ou tout ordre écrit, à son officier supérieur, sans les fixer au bout de sa carabine, entre la baguette et le canon.

Les oscillations de l'esprit et du caractère de notre nation sont soumises, on le voit, à des lois d'équilibre, comme celles qui régissent le balancement des corps graves. Les habits dorés et la galanterie affectée de la cour de Louis XV ont produit les *carmagnoles* et le langage grossièrement féroce des sans-culottes de 1793. Puis

bientôt après, le dégoût qu'excita ce monstrueux dévergondage fit revenir les titres, les cordons, les habits brodés et les nuées de chambellans que nous avons vues; si bien que quand Louis XVIII revint, il trouva la friperie monarchique remise à neuf et toute préparée pour lui en 1814.

Les pièces de théâtre données à ces différentes époques sont peut-être ce qui caractérise le mieux les péripéties brusques qui viennent d'être signalées. Dans les comédies de Dorat, de Marivaux et de Poinciset, représentées jusqu'en 1791, c'est encore le langage musqué de la cour qui y règne. Puis, dans ce même Paris où on se pâmait d'aise en écoutant les fadeurs de l'abbé et du colonel du *cercle*, deux ans après les théâtres n'offraient plus que la représentation de drames dégoûtants dont le *Jugement dernier des rois* est le type et le chef-d'œuvre.

Après ces deux grandes oscillations, il y eut, du temps du directoire, une apparence d'équilibre dans la société. Le mélange et le laisser-aller de toutes les classes à cette époque fut réfléchi très-fidèlement sous le consulat par une comédie-vaudeville intitulée *Fanchon la vieillesse*. Buonaparte se formait peu à peu une cour, et déjà il était question de substituer des croix aux armes d'honneur. Ce fut dans ces circonstances que l'on donna le vaudeville de *Fanchon*,

où le jargon des boudoirs de Louis XV reparut avec exagération, mais dans un sens admiratif. C'était une leçon de politesse et de galanterie, donnée à la nation, qui l'accepta avec enthousiasme. On ne saurait se faire une idée de l'espèce de bonheur ineffable que causaient aux générations de cette époque, meurtries encore des blessures de 1793, toutes les fadaises galantes que débitaient dans cette comédie l'abbé de l'Atteignant et un certain colonel, faisant de la tapisserie, tout en arrangeant avec un grand sérieux, et d'après les idées nouvelles d'égalité, son mariage avec une joueuse de vielle.

Je ne doute pas que cette pièce, dont le succès fut long, n'ait puissamment contribué à rétablir en France la politesse des manières. Ce fut une transition pour arriver à l'empire, pendant lequel, à la cour du souverain comme sur le théâtre, on ne fit que des pastiches de ce qui se pratiquait autour de Louis XIV.

A la tenue roide de la période impériale succéda, avec la restauration, un excès de raffinement demi galant, demi moral, dont les pièces du Gymnase ont été l'expression très-fidèle jusqu'à la révolution de 1830.

Enfin ce grand événement est encore venu briser de nouveau les marionnettes musquées qui nous ont réjouis, et voilà que tout à coup cer-